

**Cette pièce est protégée par son dépôt à la SACD. Sa représentation publique est soumise à une déclaration préalable à cet organisme et implique le paiement de droits d'auteur.**

## **Avant Propos**

Bien plus qu'une succession de sketches, « Étendages et bavardages » se veut un spectacle théâtral complet et cohérent, qui s'efforce de tirer parti avec humour de l'argument de départ, très simple, et d'un décor lui aussi extrêmement réduit.

Sans doute saura-t-il intéresser les petites compagnies, les ateliers de théâtre et les troupes d'amateurs, car il se compose d'une vingtaine de scènes et d'intermèdes, très courts et parfois muets, proposant ainsi une trentaine de rôles masculins ou féminins, qui peuvent d'ailleurs être tenus par seulement cinq ou six interprètes.

On trouvera, au fil des textes, quelques conseils pour la représentation, car le spectacle, de par la simplicité du concept et le côté parfois burlesque de certaines séquences, devrait tirer bénéfice d'une mise en scène vive, allègre, sans temps mort, assez proche du café-théâtre.

## **Étendages et bavardages**

*20 scènes du quotidien sous 4 cordes à linge*

*– de 5 à 30 interprètes –*

**Argument :** Sur une aire d'étendage entourée d'immeubles d'habitation, des gens vont et viennent, se rencontrent, se croisent, s'évitent, bavardent, philosophent, tout en mettant du linge à sécher.

**Personnages :** Une trentaine de personnages différents qui pourront être interprétés par autant de comédiens et comédiennes, ou par seulement quatre ou cinq femmes et un ou deux hommes. Hommes et femmes pouvant interpréter indifféremment certaines scènes.

**Décor :** Il se limite à quatre cordes à linge alignées en parallèle sur toute la largeur du plateau. Tendues assez haut, elles permettent aux acteurs de passer au-dessous sans se contorsionner et laissent un espace suffisant entre elles pour qu'ils puissent circuler. De même, la première corde à linge est assez éloignée du bord de scène pour garantir un espace de jeu au premier plan.

**La représentation :** On baissera l'intensité de l'éclairage général lors des changements de scène. De courts morceaux de musique – par exemple des airs de

piano de bastringue – égaieront le spectacle entre les scènes, mais aussi au début et à la fin.

Il est possible de supprimer certaines scènes, selon la durée que l'on souhaite donner au spectacle et selon le nombre de comédiens disponibles. Il faudra prendre garde à garantir la mise en place ou le retrait de certains « linges » parfois nécessaires aux actions qui suivent. Au besoin, des personnages muets pourront intervenir lors des inter-scènes pour procéder à ces agencements.

**Une précision :** en raison d'une vieille superstition – qui remonte sans doute au temps où les comédiens étaient si miséreux qu'il n'était pas rare qu'ils finissent pendus pour quelque vol de poule – on ne prononce pas le mot « corde » sur un plateau de théâtre !

\*\*\*

## Prologue

*La musique démarre dans le noir et se poursuit alors que la lumière se fait peu à peu sur le plateau.*

*Elle finit par éclairer trois ou quatre robustes fils d'étendage, tendus en parallèle, sur lesquels sont accrochés des dizaines de pinces à linge ainsi que plusieurs vêtements, sous-vêtements, serviettes, torchons, etc., qu'on a mis à sécher.*

*Entrent alors, l'un à la suite de l'autre, ou plusieurs en même temps, les actrices et acteurs du spectacle. Ils viennent de droite et de gauche, transportant chacun un panier à linge.*

*Ils retirent ou accrochent du linge sur les fils avant de sortir.*

*Ils peuvent faire mine de se saluer ou d'échanger quelques mots, mais sans faire entendre le son de leur voix.*

*Au bout d'un moment, tous ont disparu sauf **deux femmes**.*

### 1 – Toujours une !

*La musique cesse progressivement.*

*La **femme 1** continue d'étendre du linge qu'elle tire de son panier. La **femme 2** a récupéré le sien et s'apprête à partir.*

**Femme 1** – Voilà ! J'en étais sûre ! Ah la la ! C'est pas vrai !

**Femme 2** – Quoi ?

**Femme 1** – Les chaussettes. Il m'en manque une.

**Femme 2** – Une chaussette ?

**Femme 1** – Une chaussette, oui. J'en avais lavé plusieurs paires. Cinq ou six. Enfin, je croyais. Et là, je m'aperçois que sur les cinq ou six paires que j'avais lavées, il y en a une qui n'est pas une paire !

**Femme 2** – Ah bon ?

**Femme 1** – Il m'en manque une.

**Femme 2** – Une paire ?

**Femme 1** – Non. Une chaussette.

**Femme 2** – Ah...

**Femme 1** – De toute façon, c'est toujours comme ça. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais vous avez beau faire le tri dans votre panier à linge sale, tout rassembler dans votre machine à laver, tout placer soigneusement dans votre corbeille de linge propre... au moment où vous allez pour étendre, il y a toujours une chaussette qui s'est fait la paire !

**Femme 2** – Ah...

**Femme 1** – Qui a disparu, si vous préférez.

**Femme 2** – Ah oui.

**Femme 1** – Et qui vous empêche d'avoir toutes vos paires.

**Femme 2** – Ah.

**Femme 1** – Au complet. Par deux.

**Femme 2** – Ah oui.

**Femme 1** – C'est toujours comme ça. C'est la vie. Faut toujours qu'il y ait un truc qui cloche. Qui n'aille pas comme on voudrait.

**Femme 2** – Eh oui !

**Femme 1** – Tenez, c'est comme pour les boulons.

**Femme 2** – Les boulons ?

**Femme 1** – Oui, les boulons ! Ça ne vous est jamais arrivé d'avoir un pneu crevé ?

**Femme 2** – Euh...

**Femme 1** – À votre voiture.

**Femme 2** – Eh bien...

**Femme 1** – Moi, si. Remarquez, c'est jamais moi qui change la roue, c'est toujours mon mari. Mais j'ai remarqué que, quand il y a quatre boulons qui retiennent la roue, il y en a toujours trois qui se défont facilement, sans problème, et le dernier qu'il faut dévisser à coup de marteau. En cognant comme un malade. Et en jurant comme un charretier. Vous n'avez pas remarqué ?

**Femme 2** – Ma foi, oui !

**Femme 1** – C'est comme ça, c'est la vie ! Faut toujours qu'il y ait un truc qui cloche. Qui n'aille pas comme on voudrait.

**Femme 2** – C'est vrai !

**Femme 1** – Et les noix ? Les noisettes ?

**Femme 2** – Les noisettes ?

**Femme 1** – Ou les amandes ! Prenez six amandes pour décorer un gâteau, par exemple. Car vous en avez besoin de six. Pour former les pétales d'une fleur. Avec une cerise confite au milieu...

**Femme 2** – Oui...

**Femme 1** – Les amandes, vous les avez achetées avec la coque. Il ne vous en reste que six et vous allez devoir les casser au casse-noix...

**Femme 2** – Ou au casse-noisettes.

**Femme 1** – Oui. Eh bien, les cinq premières amandes seront impeccables. Jolies. Parfaites. À croquer. Et la dernière ?

**Femme 2** – Euh...

**Femme 1** – La dernière sera à jeter. Pourrie. Véreuse. Inutilisable !

**Femme 2** – Ah oui !

**Femme 1** – C'est comme ça, c'est la vie ! Ça ne peut jamais aller comme on voudrait !

**Femme 2** – C'est vrai !

**Femme 1** – Et il y a des tas d'exemples, comme ça, de la vie quotidienne, où c'est toujours la même chose. Où sur quatre ou cinq, ou six, ou dix éléments qui vous sont nécessaires, il y en a toujours un qui vous fait défaut : Le sixième œuf d'une demi-douzaine prévue pour le gâteau, qui vous échappe des mains et qui se brise au sol... Le numéro de téléphone de la huitième personne sur la liste des huit personnes que vous devez absolument contacter et que vous ne retrouvez pas dans sur votre carnet d'adresse... Ou encore la dernière allumette qui reste dans la boîte, qui se casse ou qui refuse de s'enflammer.

**Femme 2** – C'est vrai !

**Femme 1** – C'est comme ça. C'est la vie. Faut toujours qu'il y ait un truc qui ne marche pas.

**Femme 2** – Vous avez raison. C'est vrai. Et d'ailleurs, c'est un peu pareil pour les gens...

**Femme 1** – Les gens... oui... sans doute...

**Femme 2** – Mais oui. Prenez, je ne sais pas, moi... cinq frères et sœurs, par exemple ! Il y en a toujours quatre qui seront bien. Sympas. Honnêtes. Agréables. Qui feront des cadeaux aux petits. Qui vous appelleront pour votre fête. Et puis il y a la dernière, qui est une teigne délurée, jalouse et méchante. Rouquine, en plus ! Qui fait honte à toute la famille ! Et pour les cadeaux aux petits, vous pouvez toujours courir !

**Femme 1** – Ah ? Vous croyez ?

**Femme 2** – Oui. En tout cas, c'est comme ça que ça se passe chez moi.

**Femme 1** – Cela prouve bien ce que je disais. C'est comme si le sort, le destin, ou Dieu, ou le diable, allez savoir ! était sans arrêt en train de se moquer de nous. Ou de nous mettre en garde. Comme si ces petits grains de sable dans notre vie bien huilée étaient une façon de nous rappeler que la vie n'est jamais simple. Jamais ondoyante et tranquille, tel un fleuve indolent.

**Femme 2** – Comme c'est joliment dit !

**Femme 1** – Un rappel de notre triste destin. De notre vie de chien. De notre pauvre condition d'humain condamné à se battre, jour et nuit, contre l'adversité. Oh ! Oubliez tout ce que j'ai dit !

**Femme 2** – Quoi ?

**Femme 1** – Oubliez tout ce que j'ai dit. J'ai retrouvé la chaussette. Toutes les paires sont complètes, à présent. Comme quoi, la vie vaut parfois d'être vécue !

*Musique.*

*Elles s'en vont en emportant leurs paniers.*

## 2 – Nappe

*Tandis que la musique se poursuit, une **dame triste** entre avec son panier à linge. Elle en tire une grande nappe pas très nette qu'elle étend sur un fil tout en ravalant ses sanglots.*

*Une fois la nappe étendue, elle sort.*

*La musique cesse progressivement.*

*Apparaît une autre femme, **la narratrice** (Nota : il peut être intéressant de confier la narration à deux ou trois interprètes qui se partageront le texte et qui, par moments, pourront dire certaines phrases ou certains mots d'une seule voix).*

**Narratrice** – Vous avez vu cette dame qui vient de sortir après avoir étendu une nappe ? Vous l'avez vue renifler ? Vous avez vu comme elle est triste ? Eh bien, cette dame vient de passer l'un des pires moments de sa vie, alors qu'il aurait dû être l'un des plus beaux !

Voyez cette nappe ! Une nappe de luxe. Qu'elle ne sort que pour les grandes occasions. Du coton, avec des motifs brodés. Elle l'avait tirée du buffet, exprès pour le repas de famille. Avec le service en limoges et les verres en cristal. Et tout aurait dû bien se passer, en principe, si Julien, le petit dernier, n'avait pas fait des siennes.

Regardez. Ça a commencé comme ça : par des traces de pieds. Un peu partout. Son père l'avait prévenu, pourtant : « Julien, tu ne fais pas l'imbécile. Tu te mets à table. Tu ne gesticules pas. Tu ne remues pas ! Tu te tais et tu manges ! »

Mais autant siffler dans un violon ! Ça ne faisait pas trente secondes qu'il était à table, le Julien, que déjà il balançait des coups de pieds sous la table. À droite, à gauche. Dans la nappe, plus exactement. La nappe de luxe. En coton brodé. Celle des grandes occasions. Vous voyez les traces ? Vous les voyez ? Elles sont encore visibles : du cirage noir. Pour une fois que son père lui avait ciré les godasses !

« Julien, arrête ! Julien, arrête ! Julien, arrête ! Arrête, Julien ! » Paf ! Comme Julien, n'arrêtait pas, il lui en a collé une : paf !

Et puis, une autre : repaf ! Car Julien, il avait esquivé la première. Naturellement.

Sous le choc, le marmot, il a en craché ce qu'il avait dans la bouche. Voyez la tache de gras. On la voit bien. Il en était au saucisson, avec du beurre. Plein de beurre sur la tranche de pain. Vous voyez le gras ? Vous voyez les miettes ? Vous les voyez ?

C'était pas bien méchant, mais, du coup, ça a mis la mère en rogne après son mari :

« Mais ça va pas de filer des tartes à ton fils ! Un jour comme aujourd'hui ! Un jour de fête ! »

Furieuse, elle en avait lâché sa fourchette. Voyez la tache de sauce vinaigrette. Car, de son côté, elle en était encore à la salade composée. Voyez les traces de thon, les traces de cœurs de palmier et d'olives.

« Tu es malade, ma parole ! »

C'était la chose à ne pas dire. Son mari, il en avait marre qu'elle lui reproche toujours de filer des baffes aux gamins. Même quand ils avaient fait des bêtises.

« Quoi ? » qu'il a fait. « Si je peux même plus dérrouiller les enfants quand ils font l'andouille, où est-ce qu'on va ! Où va l'éducation ! Tu veux qu'ils deviennent des racailles ? »

En colère, qu'il était. Tremblant d'indignation. Et comme il tenait un verre de bordeaux entre ses doigts tremblants, il en a foutu partout. Vous voyez les taches de vin rouge ? Vous les voyez ?

À ce moment-là, sa belle-mère, la mère de sa femme donc, a cru bon d'intervenir. D'abord, elle a jeté du sel sur la nappe, à l'endroit des taches de vin rouge. Voyez les traces de sel. On les voit encore. En disant que ça allait empêcher le vin de pénétrer.

Et puis, elle s'est levée de table pour aller reconforter le petit dernier, Julien, qui s'était mis à chialer en s'appuyant des coudes sur la nappe. On voit un peu les traces de larmes...

« Calme-toi, mon petit Juju ! » qu'elle lui a dit. « Calme-toi ! Je sais bien, moi, que tu es un gentil petit garçon ! »

Du coup, le mari, il s'est mis encore plus en rogne.

« Non mais, ça va pas, belle-maman, de vous mêler de cette histoire ! De quel droit vous permettez-vous d'intervenir dans ma façon d'éduquer mes enfants ! »

Encore plus en colère, donc, il a en frappé du poing sur la table. Un coup de poing brutal. Et alors, deux verres se sont renversés. Voyez les autres taches de vin rouge. Ainsi que le bol de guacamole qui avait été servi à l'apéritif et qu'on avait oublié de débarrasser. Voyez les taches de guacamole. Et aussi un demi-œuf dur qui glissa de l'assiette de quelqu'un. Ici, les traces d'œuf dur.

À ce moment-là, le grand-père a voulu calmer le jeu. Il s'est mis à parler pour apaiser tout le monde. Mais comme il avait la bouche pleine, et aussi un dentier mal ajusté, il en a postillonné de partout. Voyez les traces de postillons.

« Allons, les petits ! » qu'il a fait, en postillonnant de partout. « Allons, du calme ! Tout ça n'est pas bien grave ! »

Mais l'un des postillons est allé se ficher tout droit dans l'œil du beau-frère. Jérôme, le plus douillet. Le plus anxieux, aussi.

« Ah ! » qu'il a fait. « Mon œil ! Je suis borgne ! Je suis borgne ! »

Et, sous le coup, il s'est levé en se tenant l'œil, repoussant sa chaise d'un geste brutal et inconsidéré.

Il n'a pas fait attention à sa femme, la belle-sœur du mari, la sœur de l'épouse donc, qui arrivait derrière lui avec le civet de porcelet aux pruneaux et aux patates douces.

Il lui est rentré dedans. Vlan ! Le plat a fait un demi-looping avant d'atterrir sur la nappe, à l'envers. Voyez les traces de porcelet. Voyez les traces de pruneaux. Voyez les traces de patate douce. Et là les taches de sauce au miel.

« Non, mais ça va pas ! » qu'il a gueulé, le mari. « Mais ça va pas d'arriver comme ça, sans rien dire ! Avec le plat de viande, en plus ! Et les légumes ! Alors qu'on en est qu'aux entrées ! Que, même, il y en a qui n'en sont encore qu'à la salade ! Mais c'est quoi ce repas à la con, merde ! »

La femme, sa belle-sœur, la sœur de son épouse, la mère de Julien, donc, elle n'en pouvait plus. Sa belle nappe dégueulassée. Trois verres en cristal brisés. Une assiette en porcelaine en miettes. Bref, l'enfer !

Elle s'est mise à pleurer. À piquer une sorte de crise de nerf. Et alors tout le monde s'est levé. Tout le monde s'en est mêlé. Tout le monde a parlé en même temps sans se soucier de la petite Sophie, la cousine de Julien, la fille de la sœur et du beau-frère donc, qui s'était mise à jouer avec sa purée. Voyez les traces de purée. Car, comme elle n'avait que cinq ans, on lui avait préparé un menu à part. Vous voyez les traces de steak haché ? Les taches de ketchup et de Pepsi-Cola ?

Et puis Gigi, la sœur aînée de Julien, elle s'est pointée, venant de la cuisine avec un gros bol de glace à la framboise et au chocolat nappée de chantilly.

« Quoi ! » qu'il a fait son père, déjà très en colère de n'avoir pu corriger Julien. « Quoi ! Qu'est-ce que tu fais là, Gigi, à manger de la glace ! À bouffer le dessert, alors qu'on en est même pas à la viande ! »

Alors, Gigi, elle lui a répondu qu'elle faisait le régime sans viande et que, de toute façon, elle devait partir pour aller voir un copain.

Et alors, son père, il lui en a collée une. Paf ! Et comme Gigi elle en a lâché sa glace, la glace est allée se planter comme une bouse au milieu de la nappe. Voyez les traces de glace à la framboise. Les traces de glace au chocolat. Et là, les traces de chantilly.

Ça a ajouté encore plus au désordre. Gigi a hurlé. La mère a hurlé. Le beau-frère aussi. La belle-sœur. Et puis la grand-mère. Et même Julien que Sophie, sa petite cousine, avait commencé à bombarder de yaourt. Voyez les traces de yaourt.

Finalement le père a dit que ça suffisait comme ça : il a écrasé son mégot sur la nappe. Voyez le trou du mégot. Il a renversé sa chaise. Il est allé récupérer son blouson. Et il est sorti de la maison en disant qu'on n'était pas près de le revoir !

Du coup, tout le monde est parti après lui. Sans même prendre le temps de boire le café. Voyez : pas de traces de café.

La femme, elle est restée en pleurant. Au milieu des débris. Elle a tout jeté à la poubelle. Les restes de civet, de pruneaux, de patates douces, de salade, de saucisson, de purée, de yaourt. Elle a jeté trois verres en cristal, aussi. Et deux assiettes en porcelaine. Et puis aussi le beurrier, qui était intact, mais qui était perdu au milieu du reste.

Ensuite, elle a roulé la nappe en boule, en se disant que, peut-être, elle finirait par la ravoir au lavage. Elle s'est un peu illusionnée.

Oui, un drôle de repas. Et dire que ça aurait dû être l'un des plus beaux jours de leur vie. Un jour de fête. Leur quinzième anniversaire de mariage.

*Musique.*

*Elle sort.*

### 3 – L'agressif (1)

*La musique se poursuit tandis qu'entre un homme, l'agressif.*

*Il est en tenue de tous les jours. Il porte un panier à linge qu'il pose à ses pieds. Il en tire plusieurs vêtements – des chemises, des pantalons, un caleçon, un tee-shirt, etc. – qu'il étend successivement sur un fil.*

*Tous sont brûlés avec la marque brune caractéristique d'un fer à repasser.*

*La musique cesse progressivement.*

*Brusquement, l'agressif se tourne vers le public.*

**L'agressif** (avec agressivité ; au public) – Ouais ! J'ai jamais su me servir d'un fer à repasser ! Ça vous embête, et alors ?

*Musique.*

*Il sort d'un pas courroucé, en emportant son panier.*

### 4 – Le coq

*La musique cesse progressivement.*

*On entend, lointain mais assez nettement, le chant d'un coq.*

*Entrent **deux femmes** portant chacune un panier à linge qu'elles posent au sol.*

*La **femme 1** commence à étendre les vêtements qu'elle transportait dans son panier et notamment un chemisier à manches longues.*

*La **femme 2** commence à retirer une partie du linge qui avait été mis à sécher précédemment et le range dans son panier.*

*On entend de nouveau le chant d'un coq.*

**Femme 1** – Vous avez entendu ?

**Femme 2** – Quoi ? Le coq ?



**Femme 1** – Oui, le coq ! Vous l’avez entendu ?

**Femme 2** – Bien sûr que je l’ai entendu !

*Le coq chante de nouveau.*

**Femme 1** – Tenez ! Il recommence !

**Femme 2** – C’est étonnant !

**Femme 1** – Vous pouvez le dire ! Un coq ! Ici ! En plein cœur de la plus grande cité HLM de Massy-Palaiseau !

**Femme 2** – Oui ! Avec tous ces immeubles ! Ces barres d’immeubles !

**Femme 1** – Et pas un seul espace vert !

**Femme 2** – Enfin, si... le parc. Avec le bac à sable.

**Femme 1** – Oui. Bon. Je n’y ai jamais vu de coq. Ni de poule !

**Femme 2** – Moi non plus. Juste des pigeons.

*Le coq chante de nouveau.*

**Femme 2** – Écoutez !

**Femme 1** (*regardant autour d’elle, en hauteur*) – Je me demande qui peut avoir eu l’idée d’élever un coq dans son appartement !

**Femme 2** (*même jeu*) – Ça ! Ça va pas être facile à savoir ! Il y a quand même une trentaine d’immeubles dans cette cité. Et vingt-huit appartements par immeuble !

**Femme 1** – Peut-être qu’en tendant l’oreille...

**Femme 2** – Oui...

*Elles tendent l’oreille, sans succès.*

**Femme 2** – Il se tait, l’animal !

**Femme 1** – Oh, il va recommencer, c’est sûr ! Ça fait déjà plusieurs fois que je l’entends ! Et pas forcément quand le soleil se lève.

**Femme 2** – Oui. Chez nous aussi, on l’entend. C’est pas aussi net que lorsqu’on est dehors, comme maintenant, mais...

*Le coq chante de nouveau.*

**Femme 1** – Ah mais !

**Femme 2** – Il s’en donne à cœur joie, le bougre !

**Femme 1** – Oui. Il est en pleine forme !

**Femme 2** – Conquérant et joyeux !

**Femme 1** – Il n’a pas l’air de se douter qu’un jour ou l’autre il va y passer !

**Femme 2** – Y passer ? Vous voulez dire à la casserole ?

**Femme 1** – Ben, oui... Vous croyez que les gens élèvent des coqs chez eux s’ils n’ont pas l’intention de les bouffer ?

**Femme 2** – Ma foi... je n’y avais pas réfléchi.

**Femme 1** – Bon, c'est vrai que, maintenant, les gens, chez eux, ils ont toutes sortes d'animaux apprivoisés... Tenez, mon voisin de palier, il a un rat. Un rat énorme. Avec des moustaches aussi longues que celles de mon mari, des dents plus grosses que celles de mon beau-frère, et une queue aussi fine que... Enfin, une queue de rat, quoi !

**Femme 2** – Un rat ! Quand même !

**Femme 1** – Comme je vous le dis. Je l'ai aperçu, un jour qu'il s'est échappé et qu'il est venu se promener sur le rebord de la fenêtre de notre cuisine. Même que j'en ai lâché le bol de mayonnaise que j'avais prévu pour les œufs mimosa !

**Femme 2** – Ça doit faire une drôle d'impression !

**Femme 1** – Je ne vous le fais pas dire. Mais ça c'est rien, les rats. Il paraît que c'est gentil. C'est moche, dégoûtant, ça bouffe les fils du téléphone et ceux de la machine à laver, mais c'est plutôt sympa. Non, d'après ce que j'ai pu voir, il y a pire !

**Femme 2** – Pire ?

**Femme 1** – Les geckos. Il paraît que c'est à la mode !

**Femme 2** – Les gé... quoi ?

**Femme 1** – Les geckos. Ces espèces de gros lézards tachetés, avec des yeux globuleux et une langue longue et souple qu'on dirait qu'ils ont avalé un mètre de couturière !

**Femme 2** – Beuh...

**Femme 1** – Comme vous dites. Eh bien, il y en a qui les trouvent aussi mignons qu'un chaton et qui ne se lassent pas de leur grattouiller le ventre !

**Femme 2** – Bah !

**Femme 1** – Et pire encore : il paraît qu'il y a des malades qui se promènent toute la journée, chez eux, avec une mygale sur l'épaule ! Une mygale, vous vous rendez compte ! Une araignée géante ! Près du cou ! (*frissonnant*) Et dire que, moi, je ne peux pas me mettre au lit si je vois une mouche se poser sur l'abat-jour de la table de chevet !

**Femme 2** – Ne m'en parlez pas !

**Femme 1** – Faut être cinglé, non ?

**Femme 2** – Sûrement !

**Femme 1** – Comme si on ne pouvait pas se contenter d'un chien ou d'un chat... ou d'un lapin albinos, comme tout le monde !

**Femme 2** – Oui. Enfin... quoique... Évidemment, ce n'est pas pareil... mais chez nous, quand j'étais petite, on avait un cochon.

**Femme 1** – Un cochon ?

**Femme 2** – Un cochon nain. Un cochon vietnamien, comme nous l'avait présenté le vendeur. C'était la mode. Mes copines rêvaient toutes d'en avoir un, mais aucune n'avait pu convaincre ses parents d'en adopter. Je vous dis pas leur jalousie quand, moi, j'ai réussi à m'en faire offrir un pour mon anniversaire.

**Femme 1** – Ah...

**Femme 2** – Bien sûr, on habitait un pavillon. Avec un jardinet.

**Femme 1** – Et vous l'avez gardé longtemps ?

**Femme 2** – Jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'il avait atteint les cent kilo et qu'il était sans doute plus breton que vietnamien.

**Femme 1** – Ah ...

**Femme 2** – Finalement, mon père l'a confié à un copain charcutier. On n'a mangé que des rillettes et du pâté pendant trois mois.

*Le coq chante de nouveau.*

**Femme 2** – Vous croyez vraiment qu'ils vont le bouffer ?

**Femme 1** – Le coq ? Sans doute. Ça m'étonnerait qu'ils le gardent comme animal de compagnie. C'est très con, un coq. Agressif. Prétentieux. Dominateur. Ça défèque partout et ça gueule du matin au soir. Il ne pourra pas vivre longtemps avant qu'un voisin excédé ne vienne lui tordre le cou... ou casser la gueule à ses propriétaires.

**Femme 2** – Vous devez avoir raison... mais c'est quand même curieux.

**Femme 1** – Quoi ?

**Femme 2** – Ben... moi, tant qu'à faire, plutôt qu'un coq, j'élèverais un poulet. C'est quand même meilleur, non ?

**Femme 1** – Moui...

**Femme 2** – Ou une pintade. Ou même un canard ! Enfin, je sais pas... Mais un coq, non... Trop coriace ! À mon avis, c'est pas pour le manger.

**Femme 1** – Et pour quoi faire, alors ?

**Femme 2** – Ben... allez savoir. Allez savoir ce qui se trame derrière ces fenêtres. Entre ces murailles qui nous encerclent et qui dissimulent tant d'existences. Tant de secrets. Il y a tellement de gens bizarres, de nos jours !

**Femme 1** – Vous avez raison. Tellement de gens bizarres ! Mais, quoi ? Ce coq, vous pensez qu'il pourrait servir à un usage malsain ? Un usage... maléfique ?

**Femme 2** – Ma foi, c'est possible.

**Femme 1** – Non ? Vraiment ?

**Femme 2** – Il y a des bruits qui courent...

**Femme 1** – Lesquels ? Des gens qui se livreraient à la sorcellerie ? À la magie noire ? Genre vaudou ? Avec du sang de volaille recraché dans unealebasse et des jeteurs de sort gesticulant sur un air de mambo ?

**Femme 2** – Ben...

**Femme 1** – Ah ah ah ! Arrêtez, vous me faites marcher !

**Femme 2** – Eh bien... vous savez qu'ici il y a des gens de toutes origines... venus de tous les pays... de toutes les régions du monde... Certains ont conservé des coutumes... des pratiques... des croyances... Enfin, quoi ! Vous ne lisez jamais les prospectus des marabouts à la sortie du métro ?

**Femme 1** – Ces désenvouteurs de pacotille ? Allons donc ! Nous sommes à Massy-Palaiseau ! À une demi-heure de Paris, la ville lumière !

**Femme 2** – Oui. Mais pourtant...

**Femme 1** – Bah bah bah ! Tout ça, c'est de la blague ! Ce coq, il finira dans un faitout, avec un vieux cahors ou un côtes-du-rhône bien charpenté, et puis c'est tout !

**Femme 2** – Si vous le dites...

**Femme 1** – J'en suis sûre. Un jeteur de sort ! Quelle rigolade ! Pourquoi pas un sorcier du Berry, spécialiste en nouage des aiguillettes !

**Femme 2** – Enfin, je n'ai jamais dit ça !

**Femme 1** – Ah ah ah !

*Le coq chante.*

*Musique.*

*Elles sortent.*

## 5 - La noueuse

*La musique cesse progressivement.*

*De derrière la nappe où elle était dissimulée, apparaît une femme, la **noueuse**, qui a entendu toute la conversation.*

*Elle vérifie un instant, avec attention, que les deux femmes se sont bien éloignées puis s'approche d'un air menaçant du chemisier que la femme 1 vient d'étendre.*

**La noueuse** (d'un ton malveillant) – Toi, ma fille... on verra bien si tu ne crois toujours pas au mauvais sort quand tu ne pourras plus monter ta mayonnaise !

*Aussitôt, avec une vivacité féroce, elle s'empare des deux bras du chemisier et les noue fermement.*

*Elle a un petit ricanement démoniaque en contemplant son œuvre, et sort.*

*Musique.*

## 6 - Les amants

*Un **homme** arrive, il porte un grand panier à linges. Il regarde à droite et à gauche avec un air faussement innocent, puis pose son panier au sol.*

*Il en tire plusieurs draps qu'il étend rapidement sur deux ou trois fils, formant ainsi une succession de rideaux.*

*Au bout d'un moment, à son attitude et à son petit sourire satisfait, on devine qu'il a vu quelqu'un s'approcher ; il se hâte de disparaître derrière l'un des draps.*

*Entre alors une **femme**, elle tient un panier à linge. Elle a une attitude un peu moins assurée que l'homme. Elle est presque sur le qui-vive.*

*Arrivée devant les fils d'étendage, elle hésite un peu, regarde à droite et à gauche, et finalement se met à accrocher les quelques sous-vêtements qu'elle a emportés.*

*La musique cesse progressivement.*

*L'homme réapparaît.*

**L'homme** (*lui mettant les mains sur les yeux*) – Coucou !

**La femme** (*sursautant*) – Oh !

**L'homme** (*souriant ; s'écartant*) – Eh !

**La femme** – Oh, c'est toi ! Tu m'as fais sursauter, idiot !

**L'homme** (*revenant vers elle pour l'enlacer*) – Je t'ai fait peur, hein ?

**La femme** (*le repoussant*) – Arrête ! On pourrait nous voir !

**L'homme** (*revenant à la charge*) – Mais non.

**La femme** – Arrête. Tu es fou. Et ta femme ?

**L'homme** – Elle ne peut pas nous voir. J'ai mis suffisamment de draps entre elle et nous !

**La femme** – Tu crois ?

**L'homme** – Mais oui. Notre appartement est au sixième étage. Bâtiment F. Porte 2. Escalier A. À l'opposé d'ici, par la diagonale arrière.

**La femme** – La diagonale arrière ? Tu es dingue ! Et totalement imprudent !

**L'homme** – On ne risque rien, je te dis. (*voulant l'entraîner derrière les draps*) Surtout si tu viens te perdre avec moi dans ce labyrinthe de toiles.

**La femme** – Non, arrête. C'est pas prudent. Et je suis sûre qu'il y a des gens qui nous regardent.

**L'homme** – On s'en fout des gens. D'ailleurs, c'est pas la première fois qu'on fait ça, non ?

**La femme** – Justement. C'est trop souvent. Il est temps d'arrêter. C'est stupide. Et dangereux.

**L'homme** – Mais non. Allez, viens !

**La femme** – Je préfère pas. Et puis, il est de temps de réfléchir...

**L'homme** – À quoi ?

**La femme** – À toi. À moi. À nous. À ta femme. On ne peut pas continuer comme ça.

**L'homme** – On avait dit que, toi et moi, ça ne serait jamais sérieux. Tu te souviens ?

**La femme** – Peut-être... Mais ta femme, elle, elle pourrait bien prendre ça au sérieux.

**L'homme** – Ne te fais pas de souci pour elle.

**La femme** – Ah oui ? Tu es sûr qu'elle ne se doute de rien ?

**L'homme** – Sûr.

**La femme** – Vraiment de rien ?

**L'homme** – Mais oui. Enfin... elle se demande juste pourquoi j'éprouve le besoin de laver les draps deux fois par semaine, depuis quelque temps, mais je lui ai dit que c'est à cause des puces.

**La femme** – Des puces ?

**L'homme** – Oui, enfin les puces des chats... Ils dorment sur le lit.

**La femme** (*elle commence à se gratter*) – C'est vrai ?

**L'homme** – Non. C'est juste un prétexte.

**La femme** (*continuant à se gratter*) – Non, écoute, j'ai réfléchi... et je pense qu'il vaut mieux qu'on ne se revoit que quand on aura bien réfléchi.

**L'homme** – Mais...

**La femme** – ... et quand tu te seras débarrassé de tes puces...

**L'homme** – Mais...

**La femme** – ... ou de tes chats.

**L'homme** – ...

**La femme** – Ou de ta femme !

*Elle sort.*

**L'homme** (*un peu dépité et se grattant à son tour, il la regarde partir ; pour lui-même*) – C'est ça... Je vais réfléchir.

*Musique.*

*Il sort.*

## 7 – Marionnettes

*Les draps tendus vont servir à une sorte de base de castelet.*

*La musique s'arrête, remplacée par un caquètement de poulailler.*

*Surgissant d'en-dessous, une chaussette apparaît, puis une autre, puis une autre, puis d'autres encore. Elles s'agitent comme de poules.*

*Une dernière chaussette, plus grande que les autres, apparaît et lance un puissant chant de coq.*

*Tous les chaussettes « poules » s'égaient et disparaissent. Reste la chaussette « coq » qui lance un dernier cri avant de disparaître elle aussi.*

*Musique.*

## 8 – Mince !

**Deux femmes** entrent. L'une porte avec précaution une petite robe déjà accrochée à un cintre. L'autre transporte un panier à linge vide.

*La musique cesse progressivement.*

*Les deux femmes continuent une discussion engagée plus tôt :*

**Femme 1** (*accrochant le cintre à un fil et contemplant la robe d'un air consterné*) – Franchement, je ne sais pas si je vais pouvoir la mettre...

**Femme 2** (*décrochant un drap*) – Mais si, voyons. C'est une question de volonté. Si tu veux, tu peux !

**Femme 1** – Facile à dire. Tu sais, j'en suis pas à mon premier régime. Généralement, il me faut six mois pour perdre cinq kilos. Et à peine quinze jours pour en reprendre six !

**Femme 2** – Mais là, je suis sûre que ça va marcher. (*tendant le drap à la femme 1 pour qu'elle l'aide à le plier*) Tiens !

**Femme 1** (*l'aidant*) – Oui, enfin... on verra. Tout ce que je veux, moi, c'est rentrer dans cette jolie petite robe que je m'étais achetée l'an dernier pour une grande occasion !

**Femme 2** – C'est vrai qu'elle est jolie !

**Femme 1** – Oui. Mais deux tailles trop petites !

**Femme 2** (*étonnée*) – Ah ? Deux tailles ?

**Femme 1** (*un peu vexée*) – Tu croyais quoi ? Que je faisais du quarante-huit !

**Femme 2** (*après avoir rangé le premier drap, elle en décroche un deuxième ; même jeu que précédemment*) – Oui, bon. Deux tailles, c'est rien à perdre. Tu as le temps. Tiens !

**Femme 1** – Ben, non. Ma nièce se marie dans trois mois.

**Femme 2** – Déjà ?

**Femme 1** – Cette gourde ne peut pas attendre, paraît-il. Bon Dieu ! Depuis quand on leur apprend plus la contraception, au lycée !

**Femme 2** – Ça ! L'Éducation Nationale !

**Femme 1** (*soupirant*) – Non. Je crois que je peux faire une croix sur cette petite robe. Tant pis.

**Femme 2** – Mais non, tu vas y arriver.

**Femme 1** (*haussant les épaules, désabusée*) – Bah !

**Femme 2** – Mais si. Commence par éliminer le pain. Après, tu élimines le fromage. Après, les féculents. Et au bout d'un moment, tu arrêtes complètement les farineux. Et bien sûr la charcuterie, le chocolat et le vin. Tu vas voir, c'est simple et radical. Et pas spécialement contraignant.

**Femme 1** – Moui....

**Femme 2** – Essaie, tu verras.

**Femme 1** – Moui... Ce qu'il y a c'est que je n'y crois plus. Je ne crois plus aux régimes. Je crois qu'on est tous tributaires de nos gènes, de nos antécédents

familiaux, de notre morphologie naturelle. Et tu auras beau essayer de changer ça, tu ne pourras jamais y arriver.

**Femme 2** (*décrochant un troisième drap ; même jeu que précédemment*) – Mais si.

**Femme 1** – Non, je t'assure. Tiens, mon oncle Félix, par exemple... Je t'en ai déjà parlé ?

**Femme 2** – Non.

**Femme 1** – C'est le frère de ma mère. Ma mère qui, entre parenthèses, n'ose pas se mettre en maillot de bain, rapport à ses cuisses grosses comme des jambons. Bon, eh bien, Félix, on peut dire qu'il a été victime de son obsession à maigrir et à faire des régimes.

**Femme 2** – Comment ça ?

**Femme 1** – Tu ne vas pas me croire. C'est tellement bizarre...

**Femme 2** – Raconte !

**Femme 1** – C'est que ça semble... comment dire... tellement surnaturel.

**Femme 2** – Surnaturel ? Raconte !

**Femme 1** – Eh bien, voilà... L'oncle Félix a toujours été un homme fort. Ou plutôt en surpoids. Enfin... disons un homme gros. Oscillant entre 110 et 120 kilos, pour 1m66.

**Femme 2** – Un beau bébé !

**Femme 1** – Comme tu dis. Si bien qu'une bonne partie de sa vie, il s'est efforcé de mincir et de suivre des régimes.

**Femme 2** – Et alors ?

**Femme 1** – Alors, il en a suivi plus d'une vingtaine en trente ans. Et à chaque fois, il a réussi à perdre entre vingt et trente kilos.

**Femme 2** – Mince !

**Femme 1** – Comme tu dis. Il lui est même arrivé d'en perdre quarante !

**Femme 2** – Fichtre ! Et à chaque fois, il a tout repris ?

**Femme 1** – Bien sûr. Puisqu'il a fait vingt régimes.

**Femme 2** – Ah oui. Et alors ?

**Femme 1** – Alors, tu te rends bien compte que s'il a perdu, à chaque fois, entre vingt et trente kilos... ce qui fait, on va dire, une moyenne de vingt-cinq kilos... l'oncle Félix a perdu en tout, dans sa vie, plus de cinq cents kilos !

**Femme 2** – Cinq cents kilos ?

**Femme 1** – Dans ces eaux là, oui. Fais le calcul !

**Femme 2** – Cinq cents. C'est pourtant vrai !

**Femme 1** – C'est incroyable, non ? Comment peut-on perdre cinq cents kilos ? Une demi-tonne ! Une demi-tonne de sa propre chair !

**Femme 2** – Oui. C'est surréaliste. Et il est toujours vivant ?

**Femme 1** – Je ne sais pas.



**Femme 2** – Tu ne sais pas ?

**Femme 1** – Non. Et c'est là que ça devient bizarre... Car un jour, alors qu'il venait de commencer un nouveau régime, il s'est aperçu qu'il était devenu tout léger. Vraiment tout léger. En fait, beaucoup plus léger que l'air !

**Femme 2** – Plus léger que l'air ?

**Femme 1** – Oui ! Rappelle-toi, il en était à moins cinq cents kilos ! Peut-être moins cinq cent dix kilos, avec le régime en cours ! Il avait atteint un poids négatif !

**Femme 2** – C'est vrai. Et alors ?

**Femme 1** – Alors, que veux-tu ! Le moindre courant d'air était susceptible de le faire s'envoler !

**Femme 2** – Mince !

**Femme 1** – Plus léger qu'une bulle de savon, qu'il était devenu, l'oncle Félix. Encore plus éthéré. Une sorte d'ectoplasme ! Si bien qu'il a dû se résoudre à se lester. À ne sortir que les poches bourrées de trucs lourds récupérés dans sa cuisine : des boîtes de petits pois, des bocaux de cornichons, du cassoulet en conserve... Afin d'éviter de décoller, quoi !

**Femme 2** – Ça devait pas être pratique !

**Femme 1** – Non. Surtout qu'un jour, n'ayant plus assez de boîtes de conserves, pour faire bon poids, il s'est rabattu sur un paquet de lentilles... sans s'apercevoir que l'emballage était percé !

**Femme 2** – Ah...

**Femme 1** – Comme il n'avait pas fait attention que sa poche était trouée, elle aussi...

**Femme 2** – Tu veux dire...

**Femme 1** – Qu'il est parti se promener sans réaliser qu'il semait les lentilles derrière lui, comme le Petit Poucet... et que chaque pas qu'il faisait le laissait plus léger, plus volatile, plus vulnérable aux coups de vent.

**Femme 2** – Non !

**Femme 1** – Si. C'est comme ça que la première bourrasque... on était en automne, un bel automne venteux... la première bourrasque l'a emporté, tout là-haut, dans les nuages. Comme une feuille morte. On ne l'a jamais revu.

**Femme 2** – Jamais ?

**Femme 1** – Jamais !

**Femme 2** – Mince ! Quelle histoire !

**Femme 1** – Je sais. Ça paraît incroyable, non ?

**Femme 2** – Un peu. Mais... des lentilles... c'est idiot ! Il aurait dû se méfier ! Moi, à sa place, j'aurais pris... je sais pas... des pois chiches ! Des pois chiches bien durs et bien secs !

**Femme 1** – Des pois chiches ? Certainement pas ! Tonton Félix les avait en horreur. Et d'ailleurs, il disait que ça faisait grossir !

*Musique.*

*Elles sortent en retirant un quatrième drap qu'elles emportent avec elles sans le plier.*

## 9 - L'agressif (2)

*Derrière le drap se trouvait l'agressif. Il tourne le dos au public et on constate qu'il a déjà accroché de nombreuses chaussettes sur le fil d'étendage.*

*La musique cesse progressivement.*

*L'agressif poursuit sa tâche, silencieusement, tirant de nouvelles chaussettes de son panier qu'il place encore sur le fil.*

*Au bout d'un moment, alors qu'une trentaine de paires de chaussettes pendent sur le fil, il se tourne vers le public.*

**L'agressif** (avec agressivité ; au public) – Ouais ! Je change de chaussettes dix fois par jour parce ce que je pue des pieds ! Ça vous embête, et alors ?

*Musique.*

*Il sort d'un pas courroucé, en emportant son panier.*

## 10 – La tache

*La musique se poursuit tandis que deux femmes, qui arrivent l'une après l'autre, des côtés opposés de la scène, et qui portent chacune un panier à linge, entrent pour mettre à sécher divers vêtements et torchons.*

*La musique cesse progressivement.*

*La femme 1 sursaute en découvrant une grande tache d'aspect singulier sur un torchon qu'elle vient d'étendre*

**Femme 1** – Oh non ! C'est pas croyable ! Elle est revenue !

**Femme 2** – Excusez-moi. Vous m'avez parlé ?

**Femme 1** – Non, pas du tout. Je m'exclamais à cause de cette tache, là, sur ce torchon. Je croyais avoir réussi à la faire partir... En fait, j'en étais certaine, puisque le torchon était impeccable quand je l'ai sorti de la machine à laver... Et puis non ! Le temps d'arriver ici, elle est réapparue. Voyez !

**Femme 2** – C'est étonnant, en effet. Vous étiez sûre d'avoir réussi à la faire disparaître ?

**Femme 1** – Si je vous le dis ! J'ai dû y passer un demi-litre d'eau de javel !

**Femme 2** – Ah ? Ah oui, en effet, c'est étonnant, alors.

**Femme 1** – C'est incompréhensible, oui !

**Femme 2** – Mais dites-moi... elle n'est pas ordinaire, cette tache.

**Femme 1** – Comment ça ?

**Femme 2** – Ben... Je ne sais pas... Elle a une drôle de forme.

**Femme 1** – Ah ?

**Femme 2** – Elle me rappelle...

**Femme 1** – Quoi ?

**Femme 2** – Un visage.

**Femme 1** – Un visage ?

**Femme 2** – Le visage d'un homme. Vous ne trouvez pas ?

**Femme 1** – Euh... non.

**Femme 2** – Mais si, regardez bien !

**Femme 1** – Oui... Enfin... Peut-être...

**Femme 2** – Mais si. Voyez... le front... le nez... les yeux... la bouche... et là, cette grosse mèche de cheveux.

**Femme 1** – Ah ?

**Femme 2** – Oh, mon Dieu ! C'est le visage d'Elvis !

**Femme 1** – Quoi ?

**Femme 2** – Elvis Presley !

**Femme 1** – Qu'est-ce que vous racontez ?

**Femme 2** – Le visage d'Elvis Presley, je vous dis ! C'est évident, non ?

**Femme 1** – Ben...

**Femme 2** – Mon Dieu ! C'est incroyable ! Je savais que ce genre de chose pouvait arriver... En fait, ça arrive très souvent, un peu partout dans le monde... Mais jamais je n'aurais pensé que ça pouvait arriver ici ! À Massy-Palaiseau ! Dans notre cité !

**Femme 1** (*s'apprêtant à décrocher le torchon*) – Mais qu'est-ce que vous racontez ? Vous fabulez. C'est rien d'autre qu'une tache !

**Femme 2** – Ah non ! Ne le décrochez pas !

**Femme 1** – Enfin ! Elvis Presley, voyons ! Soyons sérieux ! C'est seulement une illusion. Un effet d'optique. Une interprétation de votre esprit.

**Femme 2** – Pas sûr.

**Femme 1** – Bah !

**Femme 2** – Ah non ? Comment expliquez-vous que cette tache, que vous jurez avoir fait disparaître à grand renfort de produit chloré, soit réapparue brusquement ?

**Femme 1** – Eh bien...

**Femme 2** – Le phénomène est tout de même singulier, vous ne trouvez pas ?

**Femme 1** – D'accord. Mais enfin, c'est seulement un torchon avec lequel on s'essuie les mains. Et je peux vous dire que ce n'est pas la première fois qu'on le passe à l'eau de javel !

**Femme 2** – Raison de plus ! Le mystère n'en est que plus opaque !

**Femme 1** – Oui, enfin... C'est vous qui le dites. Et puis, je ne vois pas pourquoi Elvis Presley aurait pris la peine de venir squatter le torchon où on s'essuie les mains... et même parfois les pieds, d'ailleurs !

**Femme 2** – Oui, c'est vrai, la chose peut paraître étrange, voire un peu grotesque. Je le reconnais. Et pourtant, si j'en crois ce que je vois sur internet, ce n'est pas la première fois que ce genre d'apparition se produit.

**Femme 1** – Sur internet ? Ah bon ?

**Femme 2** – Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, à Indianapolis, aux États Unis, c'est un consommateur de sandwich... ou plutôt de burger, comme ils disent là-bas... qui a vu le visage de Groucho Marx se dessiner très nettement dans la couche supérieure de son fromage fondu !

**Femme 1** – Non ? Groucho Marx ?

**Femme 2** – Oui. Celui avec la moustache rectangulaire. Le burger est désormais sous cloche dans le fast-food où il a été servi. Entre le chauffe saucisses et le distributeur de coca. J'ai vu la photo.

**Femme 1** – Étonnant.

**Femme 2** – N'est-ce pas ? Et il y a quelques mois, il est arrivé à peu près la même chose à Quito, au Pérou. Cette fois, c'est le visage de Steve Jobs, le célèbre informaticien milliardaire, qui est apparu sur le dossier d'une chaise. Une chaise en paille. Toute simple. Dans un intérieur plutôt modeste. Voire pauvre. Ils ne doivent même pas avoir internet.

**Femme 1** – Stupéfiant.

**Femme 2** – Ce genre d'apparition, aussi spectaculaire qu'improbable, est fréquent, croyez-moi. Et il se produit partout, sur les supports les plus inattendus ! Sur le mur d'un hôtel, par exemple. Comme à Naples, il y a quelques années, avec le profil de Mussolini. Ou encore sur une tranche de pain un peu trop grillée. Comme c'est arrivé à Dublin, avec l'effigie de Jeanne d'Arc. Ou bien au fond d'une poêle à frire. Comme cela s'est produit à Lisbonne, avec la silhouette de Marilyn Monroe. Ou même, pour ce qui concerne le visage du Christ, dans la forme tarabiscotée d'une tranche de jambon cru !

**Femme 1** – À quel endroit ?

**Femme 2** – À Bayonne, je crois.

**Femme 1** – Oui. Bien sûr. Enfin... J'ai quand même un peu de mal à croire à ce genre de chose. Je pense plutôt que les gens sont victimes de leur imagination. Qu'ils interprètent un peu trop facilement ce qui leur tombe sous les yeux. D'ailleurs, il y a un nom scientifique pour définir cette propension aux délires visuels... mais je l'ai oublié.

**Femme 2** – Pensez ce que vous voulez. Mais personnellement, je serais tentée de dire que nous sommes encore loin de connaître toute la vérité sur les mystères qui nous entourent.

**Femme 1** – Ah bon ? Et d'après internet, quelle serait l'explication, je n'ose pas dire la plus plausible, du moins la moins abracadabrante, à ces étranges apparitions ?

Des messages venus de l'au-delà ? Des petites facéties commises par des défunts célèbres, soucieux de ne pas tomber dans l'oubli, et qui cherchent sans cesse à se rappeler à nous ?

**Femme 2** – Vous pouvez vous moquer. Mais pourquoi pas ?

**Femme 1** (*elle hausse les épaules avant de s'emparer du torchon*) – Oui. Bon. Je crois qu'il vaut mieux que je le repasse à la machine. À 90°, ça devrait le faire.

**Femme 2** – Vous êtes sûre ?

**Femme 1** – De quoi ?

**Femme 2** – Vous voulez vraiment effacer cette tache ?

**Femme 1** – Ma foi, oui.

**Femme 2** – Vous voulez vraiment que ce visage d'Elvis Presley, que vous vous refusez à reconnaître sur votre torchon à main et à pieds, disparaisse à jamais ?

**Femme 1** – Eh bien...

**Femme 2** – Cet incroyable portrait ! Unique au monde !

**Femme 1** – Ben...

**Femme 2** – Vous savez qu'il y a des amateurs pour ce genre d'objets ?

**Femme 1** – Non ?

**Femme 2** – Des collectors que ça s'appelle.

**Femme 1** – Ah bon ?

**Femme 2** – Certains s'arrachent à prix d'or.

**Femme 1** – À prix d'or ?

**Femme 2** – Et d'argent !

**Femme 1** – Et vous en connaissez ? Des amateurs, je veux dire.

**Femme 2** – Non. Mais je peux essayer de vous en trouver. Cinquante-cinquante, ça vous va ?

**Femme 1** – Cinquante-cinquante ?

**Femme 2** – Fifty-fifty, comme on dit du côté de Memphis.

**Femme 1** – Eh bien... si vous pensez pouvoir m'aider...

**Femme 2** – Bien sûr. Internet, c'est pas fait pour les chiens !

*Musique.*

*Elles sortent en emportant leurs paniers.*

## 11 – La pluie

*La musique cède la place à un bruit d'orage et de pluie qui va grandissant.*

*Venant de droite et de gauche, plusieurs personnages entrent précipitamment sur scène, vêtus d'un imperméable ou tenant un parapluie, et s'empressent de retirer tout le linge qui avait été mis à sécher.*

*Ils repartent en toute hâte avec leurs paniers de linge.*

## 12 – Discours

*Le bruit d'orage cesse.*

*Deux femmes entrent. L'une, **la femme 1**, porte un panier à linge contenant quelques draps, l'autre, **la femme 2**, tient une feuille de papier sur laquelle est tapé un texte.*

*Tandis que la femme 1 commence à étendre ses draps, la femme 2 se penche sur la feuille.*

**La femme 2** – Je vais te lire mon discours, et tu me diras ce que tu en penses, d'accord ?

**La femme 1** (*continuant son étendage*) – Je t'écoute.

**La femme 2** – Bon ! (*elle lit* :) « Mes chers amis, merci ! Oui, merci de tout cœur pour votre présence, vous qui avez su braver les arrangements, les caricatures et parfois même les outrages en vous tenant ici, à mes côtés.

Merci à vous qui ne baissez jamais les bras. À vous qui refusez d'entendre les sirènes du découragement.

Vous êtes une certaine idée de la France ! Cette idée éternelle plus grande que moi, plus grande même que cette élection. Oui, c'est cette haute idée française que je voulais inviter ici, à Massy-Palaiseau, au cœur de l'Île de France !

Je voulais l'inviter, car, dans cette campagne, on vous a oubliés, on a oublié ce que vous aviez sur le cœur et ce pour quoi vous vous battiez.

Hommage devait être rendu aux militants que vous êtes. Vous êtes la France qui vient de loin, héritiers d'un passé toujours présent.

La France des paysans, la France des cathédrales, des châteaux et des Sans-culottes, la France qui a brillé et qui continue de briller dans les arts, dans les sciences et la technologie.

Vous êtes la Nation qui résiste. La République qui tombe et qui se relève, telle Gavroche sur sa barricade ! Qui se relève encore et c'est la faute à Voltaire. Qui se relève toujours et c'est la faute à Rousseau ! »

**La femme 1** (*cessant son étendage*) – Hop hop hop ! Je t'arrête ! Tu vas vraiment lire ça ?

**La femme 2** – Ben, oui... Pourquoi pas ?

**La femme 1** – Ben, c'est une élection, d'accord... Et je comprends que tu aies envie de te présenter au bureau administratif... Mais, bon... c'est quand même que l'Association Municipale des Intolérants au Gluten !

*Musique.*

*Elles sortent.*

### 13 – Blandine et Justin

*Deux femmes entrent portant chacune un grand panier rempli de linge. Elles posent leurs paniers au sol et commencent par étendre, chacune de son côté, quelques linges de maison : serviettes, torchons, nappes.*

*La musique cesse progressivement.*

*Elles vont s'adresser, l'une et l'autre, au public.*

**Femme 1** – Je suis la maman de Blandine Dubois, la petite blonde du bâtiment S. Porte 3. Escalier B. Dixième étage.

**Femme 2** – Et moi, je suis la mère à Justin Dupont, le grand couillon du bâtiment G. Porte 2. Escalier A. Au rez-de-chaussée.

**Femme 1** – Des bâtiments assez éloignés, comme vous le voyez.

**Femme 2** – Mais on se connaît quand même.

*Elles échangent un sourire un peu forcé.*

**Femme 2** – Forcément. On vient souvent ici, au même moment, étendre le linge de nos rejets.

**Femme 1** – Ceux dont on vient de parler.

**Femme 2** – La petite blonde.

**Femme 1** – Et le grand couillon.

*Elles échangent de nouveau un sourire un peu forcé.*

**Femme 1** – Blandine, elle n'a pas le temps pour sa lessive.

**Femme 2** – Justin, il dit la même chose, ce gros feignant !

**Femme 1** – Elle travaille à Paris, dans un laboratoire. Elle rentre tard à la maison.

**Femme 2** – Lui, il passe son temps devant la télé. Quand il va pas trainer dehors avec d'autres couillons !

**Femme 1** – Heureusement que je peux la soulager, la pauvrete.

**Femme 2** – Un de ces quatre, il va falloir qu'il se débrouille, ce gros flemmard !

**Femme 1** – Deux heures de RER et de métro, chaque jour. Forcément, ça s'ajoute à la fatigue du travail !

**Femme 2** – Le travail, ça ! c'est pas ce qui va le tuer, le fiston !

**Femme 1** (*étendant une chemise de nuit*) – Mais, que voulez-vous, elle ne gagne pas assez pour trouver à se loger à Paris. Alors, elle habite encore ici, chez papa et maman...

**Femme 2** (*étendant un pyjama d'homme*) – Non. Il a jamais eu l'idée de quitter la maison, ce mollasson !

**Femme 1** – À vingt-six ans, si c'est pas triste !

**Femme 2** – Vingt-neuf ans ! Si c'est pas malheureux !

*Elles échangent de nouveau un sourire un peu forcé.*

**Femme 2** – C'est sûr que la petite Blandine, elle a bien du mérite.

**Femme 1** – Mais ce Justin, quel bon à rien !

**Femme 1 et femme 2 (au public ; ensemble)** – Et dire qu'ils ont grandi ici !

**Femme 2** – Enfin, pas ensemble.

**Femme 1** – C'est vrai. Trois ans d'écart...

**Femme 2** – Ça compte, quand on est gamin.

**Femme 1 (suspendant une poupée en chiffon)** – Blandine jouait encore à la poupée...

**Femme 2 (suspendant un vieil ours en peluche auquel il manque un bras et une jambe)** – Que Justin, déjà, il massacrait ses nounours !

**Femme 1** – Ah, les garçons !

**Femme 2** – J'aurais préféré avoir une fille, mais...

*Elles échangent de nouveau un sourire un peu forcé.*

**Femme 1** – Je crois bien qu'ils se sont rencontrés la première fois en CE1...

**Femme 2** – C'est vrai. Justin avait redoublé deux fois la maternelle et une fois le CP.

**Femme 1** – Et puis, comme Blandine a sauté une classe...

**Femme 2** – Ils se sont perdus de vue.

**Femme 1 (suspendant des petits chaussons de danse)** – En même temps que la petite école, Blandine a fait de la danse classique.

**Femme 2 (suspendant un petit kimono)** – Justin du karaté.

**Femme 1** – Elle est allée au collège, puis au Lycée.

**Femme 2** – Il s'est fait virer de la sixième. En cinquième, on l'a jamais vu.

**Femme 1 (suspendant une « culotte de cheval »)** – Elle a pris des leçons de poney...

**Femme 2 (suspendant successivement trois paires de pantalons aux genoux déchirés)** – Il a essayé le skate-board... le bike... les rollers... sans aucun succès.

**Femme 1** – Ses bons résultats scolaires lui ont valu une bourse internationale.

**Femme 2** – Les profs, ils auraient bien aimé le tarter...

**Femme 1 (suspendant une toque carrée de bachelier)** – Elle a fait sa dernière année d'études aux Etats Unis...

**Femme 2 (suspendant un tablier de boucher ensanglanté)** – Il s'est fait apprenti chez un boucher.

**Femme 1** – Puis elle est entrée dans la vie active.

**Femme 2** – Finalement, il a choisi l'inactivité !



**Femme 1** – Comme vous le voyez, deux départs dans la vie très différents.

**Femme 2** – Ça ! On peut le dire !

**Femme 1 et femme 2** (*au public ; ensemble*) – Et dire qu'ils se sont rencontrés !

**Femme 2** – Fallait que ça arrive !

**Femme 1** – Peut-être qu'ils se sont croisés à la poste.

**Femme 2** – M'étonnerait.

**Femme 1** – À la boulangerie ?

**Femme 2** – Je crois pas.

**Femme 1** – À la bibliothèque ?

**Femme 2** – Vous rigolez !

**Femme 1** – Enfin, ils se sont vus.

**Femme 2** – Revus.

**Femme 1** – Re-rencontrés.

**Femme 2** – Re-revus.

**Femme 1** – Et ça n'a pas cessé...

**Femme 2** – Oh non !

*Elles soupirent ensemble.*

**Femme 1** – Tout semblait les séparer, pourtant...

**Femme 2** – Leurs occupations respectives...

*La femme 1 étend une blouse de laborantine, la femme 2 une chemise de joueur de bowling.*

**Femme 1** – Leurs opinions politiques...

*La femme 1 étend un tee-shirt marqué du slogan « François président ! », la femme 2 un tee-shirt aux couleurs du PSG.*

**Femme 2** – Leurs loisirs...

*La femme 1 accroche un étui de raquette de tennis, la femme 2 un tee-shirt orné d'une feuille de cannabis.*

**Femme 1** – Leurs goûts vestimentaires.

*La femme 1 accroche un sac en crocodile, la femme 2 une paire d'espadrilles fatiguées.*

**Femme 1** – Mais quelque chose a réussi à les attirer l'un vers l'autre...

**Femme 2** – Va savoir quoi !

*La femme 1 étend un soutien-gorge et une culotte de femme sexy, la femme 2 un slip kangourou blanc de grande taille.*

**Femme 1 et femme 2** (*au public ; ensemble*) – Et dire qu'ils vont se marier !

**Femme 1** – Tous les deux !

**Femme 2** – Justin et Blandine !

**Femme 1** – Blandine et Justin !

**Femme 2** – C'est pour ça qu'on fourbit leurs vieilles affaires...

**Femme 1** – Ils vont les apporter dans leur nouveau foyer.

**Femme 2** – Car ils vont vivre ensemble.

**Femme 1** – Naturellement.

**Femme 2** – D'ici quinze jours, ils seront en ménage !

*Elles échangent de nouveau un sourire un peu forcé.*

**Femme 2** – Maintenant, vous dire si ça va durer...

**Femme 1** – Si le mariage va tenir...

**Femme 2** – Ça...

**Femme 1 et femme 2 (au public ; ensemble)** – On peut pas l'affirmer !

*Musique.*

*Elles sortent en emportant leurs paniers.*

## 14 – Le fantôme du 14<sup>ème</sup> étage

*La musique cesse progressivement.*

*Les draps bougent et remuent de plus en plus fort. Soudain, d'entre eux, se détache un fantôme. Il est en tenue « classique » de revenant, c'est-à-dire qu'on ne voit pas son corps qui est entièrement recouvert d'un linceul blanc (on pourra éventuellement y ménager de grands trous pour les yeux et la bouche).*

**Le fantôme (au public)** – Je suis le fantôme du quatorzième étage. Quatorzième étage, oui. Je blague pas.

Je sais, c'est difficile à croire. C'est pas courant, un fantôme, dans une cité HLM. Mais c'est comme ça.

Quatorzième étage. Bâtiment J. Porte 4. Escalier B. Je précise.

Ça vous en bouche un coin, hein ? Allez ! Vous êtes tellement habitués aux histoires de revenants des maisons de village ou des manoirs écossais que vous me croyez pas.

Eh ben si ! Pourquoi pas ?

Cette cité de logements à loyers modérés est hantée. Aussi bien qu'un palais délabré. Ou un château médiéval. C'est ça, la démocratie. L'égalité républicaine. Ça fonctionne aussi pour l'au-delà !

J'espère que vous y trouvez rien à redire. Si ? Bande de snobs !

De toute façon, vous pouvez dire ce que vous voulez, je m'en tamponne le coquillard.

Et puis d'ailleurs, c'est pas moi qu'ai choisi. On choisit pas ces choses là !

Tenez, je connais un type... enfin, le fantôme d'un type... qui hante une Deux-chevaux Citroën ! Vous parlez d'un endroit ! Une Deux-chevaux ! Trente ans qu'on en fabrique plus !

Mais il a pas eu le choix. Il est mort sur la route. Pouf ! Et il s'est retrouvé là, sur la barre du siège arrière d'une Deux-pattes aux amortisseurs fatigués !

Enfin... pour ce qui est des désagréments de la barre en question, y a pas à s'en soucier. Quand on est un ectoplasme, on craint plus rien question fondement.

Enfin, bref. Il s'est tué contre un platane et il s'est retrouvé dans la première bagnole qui s'est arrêtée... Un couple de baba cools partis au marché de Millau vendre leurs fromages de brebis.

Bon. Depuis, la Deux-chevaux a été rachetée par un collectionneur. Et maintenant, elle roule une fois par semaine entre Juvisy et Chilly-Mazarin. De quoi regretter le Larzac, finalement. Et l'odeur du brebis.

Pauvre vieux.

Tout ça pour dire qu'il faut pas s'imaginer qu'il y a des lieux qui nous sont interdits, à nous, les esprits ! Et moi, si je hante le quatorzième étage, je pourrais tout aussi bien hanter le douzième, le septième, voire le rez-de-chaussée ! Pourquoi pas ? Je pourrais même squatter un pavillon de banlieue !

Ça fout la trouille, hein ? Qui sait si un pote à moi viendra pas chez vous, une nuit, dans votre chambre, vous tirer par les pieds !

Oh, je rigole ! Les histoires de fantômes qui tyrannisent les vivants, c'est pas du tout fréquent. Ça arrive, mais c'est rare. Oui, c'est rare.

Dans l'ensemble, on est plutôt cool. « Mourir et laisser vivre », telle est notre devise.

Mais je me doute bien de la question que vous aimeriez me poser... Vous voudriez savoir ce qui me vaut de trainer ici, n'est-ce pas ? Dans cette cité HLM ? À faire le gugusse recouvert d'un drap blanc ?

D'abord, sachez que, le drap, c'est quasiment obligatoire. C'est une question de tradition. Surtout quand on veut aller prendre l'air, de temps à autre, sur une aire d'étendage. Ça permet de passer inaperçu.

Et puis ça cache ce qu'il y a dessous. L'absence de corps, je veux dire. Enfin, il y a bien quelque chose, mais c'est pas vraiment un corps. C'est beaucoup moins charnu. Un peu plus ossu. Un peu plus squelettique, quoi !

Vous voulez entendre ?

*Il s'agite en remuant le drap. Un claquement de castagnettes se fait entendre.*

C'est pas gai, hein ? Vous comprendrez qu'on a pas spécialement envie de se montrer à découvert aux vivants. C'est pas parce qu'on est mort qu'on a pas sa pudeur, qu'est-ce que vous croyez !

Mais je m'égare. Et je vois bien que vous brûlez d'envie de savoir pourquoi je suis là !

Je sais pas si je dois vous le dire... Après tout, ça ne vous regarde pas. Mais bon !

Une chose qu'il faut comprendre c'est que, nous, les revenants... mais ça, vous l'avez sans doute appris... nous, les revenants, on ne revient sur terre que parce que, vivants, on a parfois été l'objet d'une malédiction, d'une injustice, voire même d'un assassinat. Ouais, ça arrive !

Mais la plupart du temps, faut bien le dire, c'est seulement parce qu'on a été victime d'une mort brutale. Ou d'une mort stupide. Ou les deux.

Eh bien moi, c'est le cas.

Je suis le fantôme du quatorzième étage, oui.

Quatorzième étage.

Quatorze.

Et sachez-le, à cette hauteur, quand on entre dans un ascenseur sans vérifier si la cabine est bien derrière la porte... des fois, ça pardonne pas !

*Musique.*

*Il disparaît derrière les draps.*

## 15 – L'agressif (3)

*L'agressif revient en tenue ordinaire de tous les jours. Il transporte un panier à linge, le pose devant les fils d'étendage et commence à étendre des vêtements de clown, y compris d'énormes chaussures en plastique vert et une perruque rousse.*

*La musique cesse progressivement.*

*Brusquement, l'agressif se tourne vers le public.*

**L'agressif** (avec agressivité ; au public) – Ouais ! Je travaille dans un cirque, et je fais rire les grands et les petits pour nourrir mes gosses ! Ça vous embête, et alors ?

*Musique.*

*Il sort d'un pas courroucé en emportant son panier.*

## 16 – Le fourgon

*Une femme, la femme 1, entre avec un panier à linge et commence à étendre quelques vêtements.*

*La musique cesse progressivement.*

*Entre une deuxième femme, la femme 2, qui porte un sac à provisions.*

**Femme 2** – Ah, Coco, tu es là ! Ça tombe bien. Tu vas peut-être pouvoir me dire...

**Femme 1** – Quoi donc ?

**Femme 2** – Y a un truc qui m'intrigue depuis ce matin. Au bâtiment P. Tu n'as pas remarqué ?

**Femme 1** – Non, quoi ?

**Femme 2** – Tu n'as pas remarqué le fourgon stationné devant le bâtiment P ?

**Femme 1** – Ben, pourquoi j'aurais remarqué le fourgon devant le bâtiment P ?

**Femme 2** – Ben, parce que tu es au courant de tout ce qui se passe dans la cité.

**Femme 1** – Ah bon ?

**Femme 2** – Ben oui. Quand on a besoin de savoir quelque chose, on sait à qui s'adresser. C'est pas vrai ?

**Femme 1** – Ah ça ! Dis tout de suite que je suis cancanière !

**Femme 2** – J'ai pas dit ça. Mais c'est vrai que, quand on veut avoir... disons, des détails sur certains événements concernant le voisinage, comme par exemple... je ne sais pas, moi... le nom de l'amant de madame Galibert...

**Femme 1** – Jean François. Le mari de la coiffeuse.

**Femme 2** – Ou les raisons pour lesquelles l'ainé des fils Chavez s'est retrouvé en prison...

**Femme 1** – Trafic de stupéfiant.

**Femme 2** – Ou encore pourquoi monsieur Angelvin a été placé en maison de repos après un séjour de cinq semaines en hôpital psychiatrique...

**Femme 1** – Délirium tremens.

**Femme 2** – On est presque sûr que tu pourras nous éclairer.

**Femme 1** – Bah ! Tu exagères !

**Femme 2** – Mouais ! Alors ? Ce fourgon ?

**Femme 1** – Au bâtiment P ?

**Femme 2** – Oui.

**Femme 1** – Le fourgon gris métallisé, de marque Citroën, immatriculé dans l'Yonne ?

**Femme 2** – Oui...

**Femme 1** – Avec le rétroviseur de droite légèrement fendu ?

**Femme 2** – Je crois...

**Femme 1** – Je t'avoue que je n'ai pas fait attention...

**Femme 2** – Ah, mince !

**Femme 1** – Mais qu'est-ce qu'il a d'intrigant, ce fourgon ?

**Femme 2** – Ben, rien. Sauf qu'il est là depuis ce matin, devant le bâtiment P, et que, hier, il était devant le bâtiment O et, avant-hier, devant le bâtiment T.

**Femme 1** – Devant le T ?

**Femme 2** – Comme je te le dis.

**Femme 1** – Curieux.

**Femme 2** – Ah, tu vois !

**Femme 1** – Parce que, au bâtiment T, il y a Sylvaine... Tu la connais ? La fausse blonde qui fume trois paquets de Gauloises par jour et qui bat son mari. Je l'ai croisée ce matin, elle m'en a pas parlé.

**Femme 2** – Ah bon ?

*Arrive alors une troisième femme portant une baguette de pain, la femme 3.*

**Femme 3** – Oh, salut les filles ! Vous tombez bien ! Vous avez vu ce fourgon devant le bâtiment P ?

**Femme 1 et femme 2 (ensemble)** – Oui.

**Femme 3** – C'est curieux, non ?

**Femme 2** – C'est ce qu'on se disait.

**Femme 3** – J'ai vu un type en sortir, ce matin, il est entré dans l'immeuble et, depuis, je crois bien qu'il en est pas ressorti.

**Femme 2** – Ah ? Il était comment ?

**Femme 3** – Ma foi... Grand, mince, barbe de trois jours, les yeux bruns, de belles mains... plutôt bel homme.

**Femme 2** – Non, je veux dire habillé comment ?

**Femme 3** – Ah, oui. Avec une salopette. Grise, il me semble.

**Femme 1** – De toute évidence, il est venu effectuer des travaux... mais lesquels ?

**Femme 3** – Oh, j'en ai parlé à mon mari, et il pense pas que ce soit un artisan ou quelque chose comme ça. D'ailleurs, on n'entend pas de bruit particulier en passant devant le bâtiment. Genre perceuse ou scie électrique, je veux dire.

**Femme 2** – Tu es passé devant le P ?

**Femme 3** – Evidemment.

**Femme 1** – Non, ce n'est sûrement pas un artisan. Le fourgon est entièrement gris. Sans la moindre décoration. Et généralement les artisans ne se gênent pas pour faire leur publicité sur leurs véhicules.

**Femme 2** – C'est juste.

**Femme 1** – Et puis, je les connais, les habitants du bâtiment P. Enfin, j'en connais quelques uns... Les Fournier, les Rossi, les Amsalem, les Dutreuil, les Marcelin, les Kowalsky, les Chesnais, les Badahoui, les Garcin, les Lecureux, les Thibert, les Legrand, les Orsini, les LeFloch, les Van Dyck, les Kermadec, les Pereira, les Soulier, les Righetti, les Pichard, les Aristidès, les Carsenac, les Ramirez, les Ferrand, les Slimane, les Hebrard, les Miramont... et j'en vois pas un qui mettrait la main à la poche pour faire faire des travaux d'aménagement. À part peut-être les Jolivet, qui viennent de gagner un peu plus de 700 € au loto.

**Femme 2** – Sans compter que le fourgon a stationné successivement devant trois bâtiments depuis le début de la semaine.

**Femme 3** – C'est vrai.

*Un temps. Elles méditent toutes les trois ces éléments.*

**Femme 1** – Ça n'a peut-être rien de mystérieux, après tout.

**Femme 2** – Je suis sûre que l'explication est banale.

**Femme 3** – Sûrement.

*Arrive alors une quatrième femme, poussant un landau, la femme 4.*

**Femme 4** – Ah, vous êtes là ! Dites, les filles, est-ce que vous avez vu le fourgon garé devant...

**Femme 1, femme 2 et femme 3 (ensemble)** – Le bâtiment P ?

**Femme 4** – Euh, oui... Vous l'avez vu ?

**Femme 2** – Ben oui.

**Femme 3** – Évidemment.

**Femme 4** – Il est inquiétant, non ?

**Femme 1** – Inquiétant, je sais pas, mais intrigant, oui !

**Femme 4** – Moi, je le trouve inquiétant. Il me fait penser à ces fourgons mortuaires qui viennent chercher les corps chez eux pour les amener au funérarium !

**Femme 2** – Mais ça va pas de dire des choses pareilles !

**Femme 3** – Brrr !

**Femme 1** – Surtout qu'il n'y a pas eu de mort, dans la cité, depuis au moins quatre semaines. Je le saurais !

**Femme 2** – Et puis, il est là depuis ce matin, ce fourgon. Et ça fait trois jours qu'il stationne devant les bâtiments !

**Femme 4** – Ah, trois jours ? J'avais pas remarqué...

**Femme 3** – Ben oui !

**Femme 1** – À part une épidémie de peste ou de choléra, je ne vois pas pourquoi il passerait ses journées ici, à ramasser des cadavres !

**Femme 2** – Mais ça va pas de dire des choses pareilles !

**Femme 4** – Quelle horreur !

**Femme 3** – Brrr !

**Femme 1** – Et une épidémie, je l'aurais su... Enfin, je crois.

*Arrive alors un homme en combinaison de travail grise.*

**L'homme** – Excusez-moi, mesdames !

**Les quatre femmes (sursautant ; ensemble)** – Ah !

**L'homme** – Oh, je vous ai fait peur !

**Femme 1** – Un peu...

**Femme 2** – Ça !

**Femme 3** – Ben...

**Femme 4** – Pas du tout.

**L'homme** – Excusez-moi, alors. Je cherche le gardien. Vous pourriez me dire où on peut le trouver ?

**Femme 2** – Ah, le gardien ?

**Femme 3** – Il doit être dans son atelier.

**Femme 1** – À cette heure-ci, il y a des chances.

**Femme 4** – Au bâtiment W. Tout en haut de la cité

**L'homme** – Ah, d'accord. Bon, je vous remercie... Et excusez-moi de vous avoir fait sursauter. Je m'en veux d'avoir fait peur à d'aussi charmantes jeunes femmes.

**Femme 3** – Oh, monsieur est galant !

**L'homme** – On fait ce qu'on peut, ma petite dame !

**Femme 1** – Attendez... C'est bien vous qui êtes venu avec le fourgon gris ?

**L'homme** – Oui.

**Femme 2** – Vous travaillez dans la cité ?

**L'homme** – En effet. Ça fait trois jours maintenant.

**Femme 4** – On avait remarqué.

**Femme 3** (*minaudant*) – Mais vous n'avez pas l'air d'être maçon, ou électricien, ou plombier... Vous faites quoi, exactement ?

**L'homme** – Vous n'avez pas été informées ?

**Femme 1** – Ben, non...

**L'homme** – Ça, c'est étonnant. Généralement, les habitants sont informés de nos interventions.

**Femme 2** – Ah bon ?

**L'homme** – Il est vrai que ça ne devait se faire que dans un mois. Et puis, un client s'est décommandé. Le syndic d'une autre résidence, je veux dire... Et les choses se sont précipitées. C'est sûrement à cause de ça, oui.

**Femme 3** – Sûrement...

**L'homme** – Les HLM n'ont pas dû avoir le temps de prévenir les locataires.

**Femme 4** – Peut-être, oui.

**Femme 1** – Et donc ?

**Femme 2** – Vous faites quoi ?

**L'homme** – Ah, oui. En fait, je viens pour les rats.

**Femme 4** – Les rats ?

**L'homme** – Eh oui. Je travaille pour une entreprise de dératisation.

**Femme 3** – Brrr...



**Femme 1** – Mais... il me semble qu'il y a déjà eu une campagne de dératisation, il y a cinq ans.

**L'homme** – C'est possible. Mais c'est normal qu'on recommence. En cinq ans, vous savez, ces rongeurs ont eu le temps de revenir et de se multiplier !

**Femme 3** (*exagérant sa frayeur*) – Vous croyez ?

**L'homme** – Eh oui, ma petite dame ! Y a pas plus prolifique que ces bestioles, je peux vous le garantir !

**Femme 2** – Ah ?

**L'homme** – Tenez. Les femelles peuvent être engrossées... excusez l'expression... à partir de deux mois. Et il ne leur faut que trois semaines avant de mettre bas.

**Femme 4** – Non ?

**L'homme** – Si. Et elles peuvent avoir jusqu'à douze petits par portée. Chez les surmulots, je veux dire. Ce qu'on appelle les rats d'égouts. Enfin, ce que vous voyez le soir en sortant les poubelles.

**Femme 3** – Ah...

**L'homme** – Vous comprenez pourquoi ces sales bêtes n'ont pas de mal à proliférer. Rien qu'à Paris, par exemple, on pense qu'il y en a plus que d'habitants. Plus que d'humains, je veux dire. De Parigots, quoi !

**Femme 3** – Brrr...

**L'homme** – Comme je vous le dis ! Ils sont pas faciles à éliminer, en plus. Tenez, moi qui suis spécialiste de la question, je peux vous dire qu'ils sont capables de faire des bonds de près de deux mètres, de nager pendant trois jours sans s'arrêter, et même de courir le cent mètres en moins de dix secondes ! Plus forts que les athlètes olympiques ! Français, je veux dire.

**Femme 2** – Ah, la vache !

**L'homme** – Et puis, ça grimpe partout. Sur les murs. Par les gouttières. On en a même repéré qui allaient d'un immeuble à l'autre en marchant sur des cordes à linge !

**Femme 4** – Des cordes à linge !

**L'homme** – Et c'est des malins, croyez-moi ! On dit toujours « malin comme un singe », il faudrait plutôt dire « malin comme un rat » !

**Femme 3** – Ah bon ?

**L'homme** – Oui, ma petite dame. Par exemple, ces saligauds sont capables de faire la différence entre un fruit sain abandonné comme leurre, et un autre posé à côté qu'on a bourré de raticide. Ou encore, quand ils partent en expédition, ils oublient jamais d'envoyer un éclaireur pour repérer les pièges qu'on leur a tendus !

**Femme 2** – Oh !

**Femme 1** – Mais... rassurez-moi... Vous arrivez à en tuer, quand même ?

**Femme 4** – J'espère !

**L'homme** – Mais oui. C'est mon travail de les exterminer ! Et je peux vous dire que si les rats sont rusés, ils ont trouvé plus malin qu'eux... *(se frappant la poitrine)* Bibi !

**Femme 4** – Ah !

**Femme 3** – Tant mieux !

**Femme 2** – C'est une chance !

**L'homme** – Bon. Ben, je vous laisse. Le bâtiment W, vous m'avez dit ? Pour le concierge ?

**Femme 1** – Oui. Le W. Au rez-de-chaussée.

**Femme 3** – Attendez ! Vous en aurez encore pour longtemps ?

**L'homme** – C'est l'affaire de deux grosses semaines.

**Femme 2** – Ah, d'accord.

*Il va pour sortir, puis s'arrête.*

**L'homme** – Mais peut-être que vous aurez le plaisir de me revoir par la suite....

**Femme 3** – Oh, c'est vrai ?

**L'homme** – Eh oui, ma petite dame. J'ai décidé que, la chasse aux rats, ça suffisait comme ça. C'est un bon job. Y aura toujours à faire. On est pas près de nous mettre au chômage. Mais, franchement, ça n'a rien de gratifiant.

**Femme 3** – En effet !

**Femme 1** – Et vous allez faire quoi ?

**L'homme** – L'extermination des cafards !

*Il sort sur un clin d'œil.*

*Musique.*

*Les quatre femmes regardent partir l'homme, plutôt déconcertées, et finalement sortent à leur tour.*

## 17 – Mauvaise nouvelle

*La musique cesse progressivement.*

**Une femme** entre tout en tenant une lettre qu'elle lit et qui lui tire des sanglots.

*Elle pleure de plus en plus fort en poursuivant sa lecture, si bien qu'au bout d'un moment elle éprouve le besoin de se moucher.*

*Elle s'approche alors d'un vêtement mis à sécher, se mouche fortement et bruyamment dedans.*

*Musique.*

*Elle repart en lisant sa lettre et en pleurant.*

## 18 – Des regrets

*La musique cesse progressivement, remplacée par le son d'une radio.*

Une **femme** d'âge mûr entre, portant un panier à linge sur lequel est calé un poste à transistor. Elle pose le transistor au sol et commence à étendre le contenu du panier – essentiellement des vêtements de bébé – tout en fredonnant la chanson qui est diffusée (une chanson sentimentale, genre « Que reste-t-il de nos amours » de Charles Trenet).

*Au bout de quelques minutes, entre un **homme** d'âge mûr, bien habillé.*

**L'homme** – Delphine ! Delphine, c'est toi ?

**La femme** – Pardon ?

**L'homme** – Mais oui, c'est toi. Delphine Chauveau !

**La femme** (*surprise*) – Oui... Euh... Non...

**L'homme** – Je suis bête. Ça doit faire longtemps qu'on ne t'a pas appelée comme ça... Chauveau, c'était ton nom de jeune fille.

**La femme** (*le dévisageant, incertaine*) – En effet...

**L'homme** – Laurent ! Laurent Ceccaldi ! Tu ne me reconnais pas ?

**La femme** (*elle arrête la radio*) – Oh si ! Laurent.

**L'homme** – Ah, bien sûr, j'ai un peu changé ! Ça fait un bail, non ? Je crois bien que je n'étais pas revenu dans la cité depuis au moins trente ans. Et encore, la dernière fois, j'ai vu personne que je connaissais !

**La femme** – Ah.

**L'homme** – Mais toi, tu n'as pas changé. Quand je t'ai vue, tout à l'heure, je t'ai tout de suite reconnue !

**La femme** – Ah ?

**L'homme** – J'étais chez ma sœur. Véronique. Elle a repris l'appartement de ma mère. Tu te souviens de Véro ?

*La femme esquisse une moue d'hésitation.*

**L'homme** – C'est vrai qu'elle était un peu plus jeune que nous. Elle ne faisait pas partie de la bande. Enfin, elle habite ici depuis au moins vingt ans. Et aujourd'hui, comme elle a su que j'étais en France, elle a insisté pour que je vienne fêter la naissance de son petit-fils !

**La femme** – Ah ? Tu habites...

**L'homme** – Je vis en Australie. Oh, ça remonte à loin !

**La femme** – Ah.

**L'homme** – Depuis que j'ai arrêté la musique. Comme professionnel.

**La femme** – Ah bon ?

**L'homme** – Et toi ? Tu habites encore ici, dans la cité ?

**La femme** – Non. C’est ma fille. Elle a obtenu un appartement... Elle vient d’avoir un bébé, elle aussi.

**L’homme** – Ah bon ?

**La femme** – Oui... Et tu disais... Tu es venu voir ta sœur ?

**L’homme** – Oui. On était en train de faire la fête... Un bon repas, l’apéritif, le champagne, tout ça... Et quand je me suis mis à la fenêtre pour fumer une cigarette, je t’ai vue.

**La femme** – Ah ?

**L’homme** – Je t’ai immédiatement reconnue. Tu n’as pas changé. Pas d’un cheveu ! Non, je t’assure. C’est quand qu’on s’est vu la dernière fois ? Il y a au moins quarante ans, non ? On était encore adolescents.

*La femme hoche la tête en souriant.*

**L’homme** – Oui oui, dans ces eaux-là. Quarante ans. C’était avant que tu partes faire ton école de...

**La femme** – Infirmière.

**L’homme** – Oui. C’est là qu’on s’est perdu de vue. Fatalement.

**La femme** – Oui.

**L’homme** – Non, vraiment, tu n’as pas changé. Tu es toujours aussi... Toujours aussi... belle.

*Un temps. La femme le dévisage un peu gênée, un peu surprise.*

**L’homme** – Ah, merde. C’est vrai. Je ne te l’ai jamais dit. Je t’ai jamais dit ça, hein ?

*Un temps.*

**L’homme** – Oui. Je ne te l’ai jamais dit. Naturellement.

*Un temps.*

**L’homme** – J’aurais dû... peut-être.

*Un temps. La femme arbore désormais une expression indéchiffrable.*

**L’homme** – Oui, bien sûr. Tu as toujours dû croire que j’étais... indifférent à toi. Enfin, peut-être aussi que tu t’en foutais.

*Un temps. Chez la femme, toujours la même expression.*

**L’homme** – J’ai toujours pensé, d’ailleurs, que tu t’en foutais... Non ?

*La femme, un peu interloquée, va pour répondre, mais il reprend.*

**L’homme** – Enfin, voilà. C’est dit.

*Un temps.*

**La femme** – Laurent... Je ne savais pas...

**L’homme** – Quoi ? Que je te trouvais belle ? Je te trouvais plus que belle, si tu veux le savoir. Je te trouvais adorable. La plus jolie fille de la cité.

**La femme** – Ah ?

**L'homme** – La plus désirable. Merveilleuse.

*Un temps. La femme le dévisage, indéchiffrable.*

**L'homme** – C'est con de te dire ça maintenant, je sais. Mais, à l'époque, j'étais jeune. Et déjà con. Et peut-être que j'avais peur de me prendre un râteau.

*Un temps.*

**L'homme** – En fait, oui, j'avais terriblement peur de me prendre un râteau. Je craignais que tu me repousses. Et aussi, sans doute, que les copains l'apprennent et se foutent de ma gueule.

*Un temps.*

**L'homme** – C'est con, hein ? À l'époque, c'était important les copains. Leur regard, leur jugement, leurs vanes. Et surtout il n'y en avait pas un, de nous tous, qui aurait osé avouer que...

*Un temps. Il sourit.*

**L'homme** – Je crois que j'avais peur, aussi, que tu me méprises. Que tu te moques. J'étais probablement immature. D'ailleurs, tu ne t'arrêtais pas de le dire. Tu n'arrêtais pas de dire que nous, les gars, on n'était pas assez matures, qu'on était des gamins. C'est vrai qu'on était bêtes. Surtout moi !

*Un temps. Il la dévisage. Elle reste impénétrable*

**L'homme** – J'étais fou de toi, si tu veux le savoir. Mais, plus les années passaient, plus on grandissait, plus tu te métamorphosais, plus je te trouvais belle... et plus j'étais incapable de te le dire.

*Un temps.*

**L'homme** – Tu me regardes avec des yeux ronds. Tu dois te demander d'où je sors pour te dire ces conneries ! Moi-même, je ne sais pas ce qui me prend de te dire ça. J'ai dû forcer un peu trop sur le vin, à midi. Le champagne. L'apéro... J'ai plus l'habitude. En Australie, c'est surtout la bière.

*Un temps.*

**L'homme** – C'est idiot, hein ? Cette situation. Je vois bien que je te mets mal à l'aise.

**La femme** – Non non.

**L'homme** – Mais si. Tu dois te dire « Quel abruti ! Il en est resté là ! ».

**La femme** – Non.

**L'homme** – Si. Et tu as raison. Mais c'est comme ça. J'étais amoureux de toi, Delphine. Amoureux dingue. Comme un adolescent. Ce que j'étais d'ailleurs. Ce que nous étions. Toi et moi.

*Un temps.*

**L'homme** – Je n'ai jamais eu le cran de te l'avouer. J'aurais voulu. Je me l'étais promis. Un jour. Et puis...

*Un temps.*

**L'homme** – Et puis d'un coup, tu es devenue une femme. Tu t'es éloignée de nous. Tu t'es amourachée de ce type...

**La femme** – Guillaume.

**L'homme** – C'est ça. Guillaume. Et un jour, on m'a dit que tu t'étais fiancée.

**La femme** – Oui.

**L'homme** – Et quand tu as fini tes études d'infirmière, tu t'es mariée avec lui.

**La femme** – Oui.

**L'homme** – Et moi, j'ai quitté la cité. J'ai quitté les copains. Tout ça. J'ai fini par créer mon groupe, en essayant de devenir musicien professionnel, comme j'en rêvais. Et puis, finalement, j'ai abandonné la musique. Et j'ai trouvé du boulot sur les plateformes pétrolières. J'ai parcouru le monde. J'ai vécu. Et je me suis efforcé de t'oublier.

*Un temps. Chez la femme, toujours la même expression indéchiffrable.*

**L'homme** – Je vois maintenant que je n'y suis pas vraiment parvenu. Pas totalement.

*La femme laisse paraître un léger sourire.*

**L'homme** – Bon. Après ces aveux stupides...

**La femme** – Non.

**L'homme** – Si. Stupides. Je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille. D'ailleurs ma femme va se demander ce que je fous là, à parler avec une inconnue.

*L'homme désigne un point en hauteur, vers un immeuble proche. La femme suit son regard.*

**L'homme** – Elle est à la fenêtre et nous observe. Tu la vois ? Elle s'appelle Maureen. Il va falloir que je lui explique que j'ai retrouvé une vieille amie...

*Un temps. La femme hoche imperceptiblement la tête, avec un regard indéfinissable.*

**L'homme** – Bon ! On se dit au-revoir ? Je ne sais pas si je reviendrai en France un jour et si je te reverrai... mais je n'ai pas envie de te dire adieu.

*Il hésite.*

**L'homme** – On se fait la bise ?

*Elle ne réagit pas.*

**L'homme** – On se fait la bise.

*Il l'embrasse longuement sur une joue.*

**L'homme (en s'éloignant)** – Delphine... Ne m'en veux pas, d'accord ?

*Elle le regarde partir sans réagir.*

*Comme il disparaît, entre une jeune femme, **la fille**.*

**La fille** – Maman ?

**La femme** – Oui ?

**La fille** – J’ai vu que tu parlais avec quelqu’un...

**La femme** – Oui.

**La fille** – C’était qui ?

**La femme** – Un copain.

**La fille** – Ah bon ?

**La femme** – Un copain de jeunesse.

**La fille** – Ah ?

**La femme** – De quand j’étais ado.

**La fille** – Ah ? Un petit copain, alors ?

*La femme hausse les épaules en souriant.*

**La fille** – Allez, avoue ! C’était ton petit copain ?

**La femme** – Non.

**La fille** – Mais il était amoureux de toi.

**La femme** – Oui... Oui, je crois qu’il était amoureux de moi.

**La fille** – Ah ! Et toi ? Tu étais amoureuse de lui ?

**La femme (mélancolique)** – Moi ? S’il me l’avait demandé... j’aurais fait toute ma vie avec lui. *(un temps)* Toute ma vie.

*Musique.*

*Elles sortent en emportant le panier et le transistor.*

## Final

*La musique se poursuit.*

*Tous les acteurs et actrices du spectacle arrivent l’un après l’autre, ou plusieurs à la fois, des deux côtés de la scène.*

*Ils posent leurs paniers au sol et commencent à retirer le linge qui est étendu.*

*Au bout d’un moment, lorsque tout le linge est retiré, ils s’en vont en emportant leurs paniers. À la place de ceux-ci, on voit se dresser des jolies fleurs multicolores.*

*Nota : les fleurs seront artificielles et devront être dotées d’un petit socle leur permettant de tenir debout. Elles devront naturellement être apportées par les comédiens qui les dissimuleront derrière les paniers en arrivant ; ils les maintiendront à l’aide d’un simple fils invisible qu’ils lâcheront après avoir posé le panier.*

***Vous pouvez soutenir l’auteur en acquérant « Étendages et bavardages » en livre imprimé sur le site [lulu.com](https://lulu.com), au prix de 7,50 €, ou en téléchargement, au prix de 3,50 € (voir tous les détails sur le site de René STAMEGNA <https://ipso-texto.jimdo.com/>)***